

**Stanley Cavell**  
**Conditions nobles et ignobles**

L'attention prêtée à l'aspect esthétique du jugement (moral) suggère une façon d'expliquer pourquoi je ne parle pas du perfectionnisme comme d'une théorie morale concurrente (qui, disons, demanderait un principe de justice ou une mise en ordre des principes différents de ce que propose Rawls), mais comme soulignant une dimension de la vie morale à laquelle toute théorie concernant celle-ci pourrait désirer faire place. Toute théorie doit, je suppose, considérer la créature morale comme exigeant et reconnaissant l'intelligibilité des autres pour soi et de soi pour les autres ; ainsi on peut dire que la conduite morale est fondée sur la raison et les philosophes gloseront parfois cela comme l'idée que la conduite morale est sujette à des questions dont les réponses prennent la forme de raisons que l'on donne. La contribution du perfectionnisme moral à la réflexion sur la nécessité morale de se rendre intelligible (de rendre nos actions, nos souffrances, notre position intelligibles) est, je crois qu'on peut le dire, l'accent qu'il place avant tout sur le fait de devenir intelligible à soi-même, comme si la menace la plus insistante qui pèse sur notre cohérence morale provenait de ce secteur, du sentiment que nous avons d'être obscurs à nous-mêmes, comme si nous étions assujettis à des exigences qu'il nous est impossible de formuler, ce qui nous laisse sans justification, comme si nos vies se condamnaient elles-mêmes. L'accent que place le perfectionnisme sur la culture ou l'acquisition de la culture doit, à mon sens, se comprendre en liaison avec cette quête de l'intelligibilité, ou disons cette quête d'une direction dans ce qui semble un paysage de désordre moral, cadre du sombre lieu où nous avons perdu notre chemin. C'est là aussi qu'est l'importance de l'ami pour le perfectionnisme, disons de la figure qui, par sa conviction de notre intelligibilité morale, nous entraîne à la découvrir, à trouver des mots et des actes pour l'exprimer, pour prendre part à la conversation de la justice. Quant au problème de savoir si la vertu est connaissance, si on peut enseigner la vertu, si connaître le chemin, c'est prendre le chemin, c'est l'obsession de l'éducation manifestée par le perfectionnisme qui exprime que sa préoccupation centrale est que nous trouvions notre chemin, plutôt que de nous faire prendre le chemin, ou de le faire prendre à autrui. [...]

Les versions fausses ou dégradées du perfectionnisme semblent être partout de nos jours, depuis des livres à gros tirage portant des titres du style *Pour s'aimer soi-même*, jusqu'à la campagne de publicité pour l'Armée de terre à la télévision encourageant à s'engager avec le slogan : « Réalisez-vous complètement ». On peut trouver que ces formules sont difficiles à distinguer d'une remarque d'Emerson où, énumérant les « quelques grands points » dont la répétition constitue « le secret de la culture », il mentionne ce qu'il appelle le « courage d'être ce que nous sommes » (Ce passage se trouve dans le dernier paragraphe des « Considérations en passant ». Le sous-titre de *l'Ecce Homo* de Nietzsche est « Comment on devient ce que l'on est »). Alors, notons que le perfectionnisme émersionnien nous demande d'avoir progressivement honte de nous-mêmes, d'une certaine façon, honte de notre posture actuelle, et que le

Nietzsche émersonien nous demande, pour signifier notre consécration au moi prochain, de nous haïr nous-même, mais comme de manière impersonnelle (peut-être suffirait-il de dire : être las de nous-même) ; et que dans la promesse publicitaire de « se réaliser complètement », l'offre est de vous *dire* de quelle manière vous pouvez vous réaliser complètement, de la manière la plus importante, en devenant mercenaire. (Je ne nie pas que cela vaille mieux que certaines autres solutions.)

J'écris depuis une société qui se caractérise par une justice suffisamment bonne – que j'écrive cela signale que je consens à cette société – et je considère comme admis le fait que dans cette société il y a plus de gens avantagés par cette société que désavantagés par elle ; et dans un pays aussi fabuleusement riche que les États-Unis, de grands nombres de gens sont grandement avantagés. Quand je parle d'un consentement qu'exprime le bonheur (ou la recherche du bonheur), je parle directement de cette majorité statistique que diversifient tant d'autres différences, plus profondes sinon plus importantes. Autrement dit, je ne prétends pas parler directement ici pour, ou à l'attention de, la masse des désavantagés, des opprimés dont le bonheur constitue, ou devrait constituer, un mystère et un objet de désir pour ceux qui sont avantagés de façon plus ou moins injuste. Si l'on met de côté les saints, et si on laisse se débrouiller tout seul le consentement de ceux qui sont grandement avantagés, je prétends que le consentement de ceux qui souffrent d'un désavantage relatif *ne* se débrouille *pas* tout seul, mais qu'il est soumis à une impuissance accablante – dont les signes sont, d'après ma description, un sentiment de compromission et de cynisme, ce qu'Emerson appelle la honte – et qui déforme ou qui entrave leur participation à la conversation de la justice. Par exemple, il est possible qu'ils requièrent de la civilité là où elle n'existe pas. Dans mon ignorance, qui est parfois difficile à distinguer de l'ignorance du monde ; dans le récent mouvement de fascination intellectuelle pour le nazisme et le sentiment qu'éprouvent les Juifs d'être toujours abandonnés et isolés quand ils sont confrontés au nazisme ou à ses suites, dans la montée universelle du fondamentaliste religieux, qui s'accompagne d'une horreur universelle pour cette tendance, je me sens soumis, peut-être pas de plus en plus, mais en tout cas avec une absence particulière de protection, à des images incontrôlées et qui me remplissent de confusion. Elles me font voir ce que Platon voulait dire quand il parlait de la démocratie se remettant à la tyrannie ; des explications des reculades des intellectuels à Weimar ; des souvenirs d'une génération étudiante qui reproche à ses parents de leur avoir transmis des avantages qu'ils trouvent inacceptables : c'est la source de critiques qu'on ne peut balayer aisément et qui continuent à nous présenter leur héritage douloureux. [...] La honte manifeste le coût aussi bien que la chance, pour chacun de nous, d'être le représentant de chacun. C'est pourquoi, dans le discours d'Emerson, la honte – le terme contradictoire de la joie – est l'ennemie naturelle ou inévitable du moi réalisable, le trésor que le perfectionnisme réserve à la démocratie. C'est le pouvoir de saisir notre liberté et donc de reconnaître les droits de ce pouvoir chez les autres.

« À notre époque, de la classe la plus haute à la plus basse dans la société, tout le monde vit comme sous le regard d'une censure hostile et redoutée. Non seulement en ce qui concerne les autres, mais en ce qui les regarde uniquement eux-mêmes, l'individu ou la famille ne se demandent pas : « Qu'est-ce que je préfère ? »... ou « Qu'est-ce qui permettrait à ce qu'il y a de plus élevé et de meilleur en moi d'avoir libre jeu, de se développer et de prospérer ? » Ils se demandent : ... « Que fait-on d'habitude ? »... Je ne veux pas dire qu'ils choisissent de suivre l'usage de préférence à ce qui convient à leur propre inclination. Il ne leur vient pas à l'idée d'avoir une quelconque inclination pour autre chose que l'habituel. Ainsi l'esprit lui-même est courbé sous le joug : même dans ce que les gens font pour leur plaisir, la conformité est la première chose qu'ils considèrent ; ils aiment en masse ; ils limitent leur choix aux choses qu'on fait communément ; ils évitent comme des crimes toute singularité de goûts, toute excentricité de conduite, au point que, à force de ne pas suivre leur propre naturel, ils n'ont plus de naturel à suivre : leurs capacités humaines sont atrophiées et sans vie ; ils deviennent incapables du moindre désir vif ou du moindre plaisir spontané, et ils manquent en général d'opinions ou de sentiments de leur cru, ou qui soient vraiment les leurs. Maintenant est-ce là, oui ou non, la condition désirable de la nature humaine ? » (John Stuart Mill, *De la Liberté*, chapitre 3, § 6)

J'attire l'attention sur le coût de ce mot caractéristique de Mill : « désirable ». Dans un passage célèbre de *L'Utilitarisme*, Mill imagine que la thèse selon laquelle toute chose est désirable – par analogie avec la thèse que toute chose est visible ou audible – repose en définitive sur le fait que toujours des gens la désireront réellement, en tout cas dans certaines circonstances précises. Dans mes années de doctorat, les philosophes ne se lassaient jamais de leur habitude de se moquer de ce passage de *L'Utilitarisme*. Pourtant, son fil me semble toujours valable. D'après ce qu'il nous dit, la question posée à la fin de l'extrait de *De la Liberté* devient : Vous, lecteur, désirez-vous, ou désireriez-vous quelles que soient les circonstances, cette condition de censure de l'humanité ? C'est la question du perfectionnisme, sa lecture du cri de la liberté, du cri qui réclame une vie qui soit à nous, choisie par nous, à laquelle nous ayons consenti, avec notre propre voix. L'éloquence du passage de Mill a pour but de rendre l'ami lecteur sensible à la question, de montrer que c'est une question. Cela semble indiquer qu'aussi longtemps que nous ne donnerons pas chacun notre réponse à la question, un par un, seul à seul, nous ne saurons pas à quoi – bien avant de commencer à calculer notre plaisir et notre douleur – nous donnons notre consentement.

Textes extraits de *Conditions nobles et ignobles. La constitution du perfectionnisme emersonien* (*Conditions Handsome and Unhandsome. The Constitution of Emersonian Perfectionism*, University of Chicago Press, 1990), texte français Christian Fournier et Sandra Laugier, Éditions de l'Éclat, Paris, 1993 ; p. 35-36 et 66 ; 83-85 ; 127-128.

Textes reproduits avec l'aimable autorisation des Éditions de l'Éclat.